

Gabriel Pelletier
Le simple plaisir de tourner

Élie Castiel

Numéro 249, juillet–août 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Castiel, É. (2007). Gabriel Pelletier : le simple plaisir de tourner. *Séquences*, (249), 38–39.

GABRIEL PELLETIER

Le simple plaisir de tourner

Des études en cinéma à l'Université Concordia et à la School of Cinema and Television de l'université Southern California à Los Angeles incitent Gabriel Pelletier à choisir le métier de réalisateur. Après une incursion à la télévision, dont les cinq premiers épisodes de la série Réseaux et deux épisodes de The Adventures of Jules Verne, il se tourne vers le long métrage : **L'Automne sauvage** (1992), suivi en 1996 de **Karmina**, en 2000 de **La Vie après l'amour** et en 2001, de **Karmina 2**. Après un passage dans la production (**Sur le seuil** d'Éric Tessier, et **Les Aimants** d'Yves P. Pelletier), il retourne derrière la caméra avec, encore une fois, un film grand public, genre qu'il assume totalement, sans ambages. Séquences l'a rencontré.

ÉLIE CASTIEL

Comment expliquez-vous ce grand écart de temps entre vos réalisations ?

C'est tout simple. J'avais envie d'une pause après une longue incursion dans le domaine du long métrage. J'avais également envie de faire autre chose, mais toujours dans le domaine du cinéma. En optant pour celui de producteur, j'ai appris énormément en matière de financement d'un film. Je connais maintenant les rouages du métier et les limites qu'ils imposent. Mais avec le temps, la réalisation a commencé par me manquer. Je me suis rendu compte que mettre en scène des situations, diriger des acteurs, sentir l'atmosphère sur un plateau de tournage, tout cela faisait partie de mon vécu professionnel. Il fallait que je retourne aux sources.

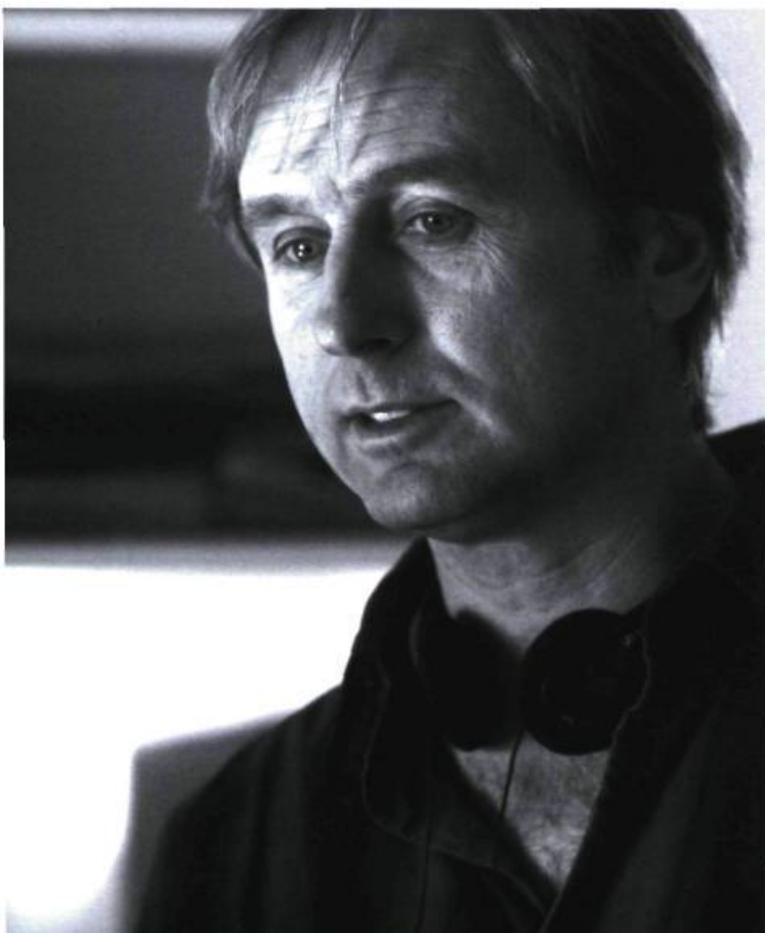
Ma tante Aline, le film, est devenu ce qu'il est, une comédie dramatique grand public qui aborde le thème universel du conflit des générations.

Mais pendant ce temps, d'autres cinéastes, parfois plus jeunes, ont émergé. Est-ce que cela ne vous fait pas peur ?

Bien sûr que oui, car la compétition est féroce dans le milieu. Sur ce plan, j'ai traversé une crise existentielle, mais j'ai très vite compris qu'il ne fallait pas qu'elle m'envahisse. Au moment où je tournais **Karmina 2**, ma mère est décédée. Ce triste événement m'a fait réfléchir sur mon métier qui demande de travailler comme un dingue, souvent altérant sérieusement notre vie personnelle. C'est à ce moment que j'ai commencé à réaliser qu'il y avait le cinéma, certes, mais aussi la vie. Je me suis rapproché un peu plus des miens, apprenant du même coup les vraies valeurs de l'existence. J'ai tout de même continué à écrire grâce à l'aide de Téléfilm Canada. Le personnage du projet était proche de ma mère, atteinte d'Alzheimer. Mais comme le sujet était trop grave, il n'a pas pu se réaliser. De plus, en voyant de nouveaux cinéastes prendre la relève, je me sentais parfois, et littéralement, comme un *has-been*. Les métiers du cinéma ont ceci de particulier qu'on vous oublie vite. Mais à Cité-Amérique, on savait que j'étais intéressé à retourner à la réalisation. J'ai donc reçu un appel d'eux et on m'a offert une idée de film. Ils avaient un projet de scénario écrit par quelqu'un de la boîte, mais pas scénariste de métier. L'idée était de faire une comédie sur la façon dont la société traite souvent ses aînés, s'en débarrassant en les casant dans des centres d'accueil où ils sont littéralement oubliés. L'idée m'a immédiatement séduit. J'ai donc gardé le scénario que j'avais rédigé sur ma mère en le revampant d'une touche beaucoup moins grave, quitte à changer plusieurs situations. Grâce aussi à Frédéric Ouellet et à Stéphane J. Bureau, **Ma tante Aline**, le film, est devenu ce qu'il est, une comédie dramatique grand public qui aborde le thème universel du conflit des générations.

Intentionnellement, vous apportez une touche kitch au récit, d'autant plus qu'elle semble fonctionner à merveille.

Je ne le cache pas, cela fait partie de notre culture, même si les choses ont évolué de façon phénoménale. Le kitch, pour moi, c'est comme un retour à des valeurs pas si lointaines laissées pour compte : qu'il s'agisse de la pérennité de la cellule familiale, de l'éthique, de la responsabilité sociale, des liens



Gabriel Pelletier



Une touche kitch qui fonctionne à merveille

entre individus et entre membres d'une même famille. Je crois aussi que c'est une question d'affiliation. Le kitch en soi possède une *âme romantique* et parfois même naïve qui permet la conservation de ces valeurs. Il faut cependant savoir où s'arrêter. J'avoue que c'est beaucoup moins sexy de faire un film avec des personnages mûrs, mais force est de souligner que les Paolo Noël, les Fernand Gignac et les Alys Roby de ce monde ont tout de même existé et font partie du patrimoine national. D'un autre côté, quel que soit l'accueil critique, je suis content de constater qu'un film comme *À vos marques... Party!* soit principalement conçu pour un public adolescent, genre jusqu'ici apanage du cinéma américain.

Dans la vie, on ne choisit pas sa famille comme on choisit ses amis. Mais nous avons la responsabilité d'aimer nos proches, de les aider en cas de besoin.

Diriger quelqu'un de la trempe de Béatrice Picard, formidable comédienne avec plusieurs décennies de métier, vous a-t-il intimidé ?

Au début, bien entendu, mais très vite on découvre une dame merveilleuse, une femme professionnelle, avec le métier dans le sang. Généreuse à souhait, Béatrice Picard a conservé les valeurs qu'avaient les comédiens d'autrefois, des codes ancrés dans le métier et qui ont quelque chose qui ressemble à l'humanité. Malgré un rôle physiquement exigeant, sa fougue et son dynamisme sont devenus rapidement contagieux.

Pourquoi avoir choisi comme insert narratif, la comédie musicale ?

Tout simplement parce que c'est un genre que j'affectionne et que je partage avec Frédéric Ouellet. Lors de mes études à Los Angeles, j'ai eu l'occasion et le privilège de travailler avec Tim Kelly (fils de Gene Kelly), qui m'a beaucoup appris. De plus, comme le personnage du film est une ancienne chanteuse de cabaret, j'ai trouvé intéressant que ses fantasmes soit illustrés à l'écran.

À une époque où le phénomène de la globalisation amène, parmi ses nombreux problèmes, ceux liés aux liens familiaux et aux rapports entre individus, le film semble offrir une autre alternative, le retour à des valeurs oubliées.

Oui, tout à fait, comme celle de l'affiliation, de la maternité, de la place faite aux aînés, de la responsabilité civile et individuelle. Dans la vie, on ne choisit pas sa famille comme on choisit ses amis. Mais nous avons la responsabilité d'aimer nos proches, de les aider en cas de besoin. Je crois qu'il est primordial de revenir, ne serait-ce que partiellement, à des comportements envers autrui plus harmonieux et de laisser de côté ce cynisme qui écrase de plus en plus nos vies.

Côté professionnel, comptez-vous finalement faire un film d'auteur, comme certains de vos collègues prennent le risque de réaliser.

Dans mon cas, ce n'est pas une question de risque. Le cinéma d'auteur, genre que je respecte davantage, est de plus en plus difficile à financer. En ce qui concerne mon cinéma, j'assume son côté grand public. C'est volontaire. C'est également là où je me sens le plus à l'aise.